

RÉFLEXION SUR LA PERCEPTION DE NOTRE ASSOCIATION PAR NOS JEUNES CAMARADES

DOIT-ON CHANGER NOTRE DÉNOMINATION AET ?

Cette question déjà abordée dans les magazines 260 et 266 dont des extraits sont repris ci-après, est remise à l'ordre du jour par notre camarade Elrick Irastorza (61 Au 68 Ai 70) qui nous propose un article intitulé « *Ancien Enfant de Troupe ou Ancien Élève des Écoles de la Défense ?* ».

Comme précisé dans l'ordre du jour de notre assemblée générale dématérialisée, ce sujet fera l'objet d'un groupe de travail afin de réfléchir et d'identifier les conditions et les modalités d'une évolution de notre raison sociale.

Extrait du magazine AET n° 260 de juin 2014, dans la rubrique « Courrier des lecteurs », une réflexion de Michel Kapferer (Aix 52 -59)

.....

• Notre image :

Dans sa perception actuelle constatons qu'elle est un peu jaunie. Et pour commencer ne devrions-nous pas changer notre dénomination A E T ? Est-elle aujourd'hui attractive, adaptée à la jeunesse et à notre avenir. J'entends la grogne des anciens, mais se faire plaisir en conservant cette appellation au nom d'une nostalgie dépassée est un facteur qui ne joue peut-être pas en notre faveur. (...)

Extrait du magazine AET n°266 de décembre 2015 : Editorial d' Alain Baudel (62 Tu 67 LM 69 Ai 72)

.....

DEVONS-NOUS PERDRE NOTRE IDENTITÉ ?

Certains pensent que l'appellation « association des AET » serait vieillotte, réductrice et peu vendeuse auprès des jeunes générations. Sans doute y a-t-il une part de vérité puisque ce nom remonte au début du 20^e et à la création de l'association.

Aujourd'hui A E T n'est plus un sigle, qui effectivement ne parlerait qu'aux plus anciens, c'est une marque qui témoigne de plus de 100 ans d'engagement solidaire de tous ceux qui ont été éduqués dans le respect des valeurs propres à nos écoles. Alors, me dira-t-on : A E T cela ne veut plus rien dire ! Qui sait ce que signifie BMW, IBM, SEB ou SFR ? Et pourtant, ces grandes sociétés existent, bien au-delà de la disparition de la compréhension de leur nom. Pour nous, il en va exactement de même. La dénomination AET n'est plus un sigle déclinable, c'est une marque de nature à fédérer tous ceux qui, à des époques différentes et sous des statuts différents, ont bénéficié de l'éducation, à nulle autre pareille, des établissements sous statut militaire. Aux côtés de ces anciens élèves, c'est aussi une marque dans laquelle se reconnaissent tous ceux qui adhèrent aux vertus inculquées par les cadres civils et militaires et qui viennent nous rejoindre en qualité de membre sympathisant. Tous devraient se reconnaître derrière la marque AET et la faire perdurer même si dans quelques années plus personne ne se rappellera des différences de statuts qu'elle recouvre. Nul doute qu'il faille en faire évoluer l'image et par conséquent la perception qu'en éprouvent nos jeunes lycéens.

ANCIEN ENFANT DE TROUPE OU ANCIEN ÉLÈVE DES ÉCOLES DE LA DÉFENSE ?

Le samedi 13 mars, nous étions à quelques jours d'un confinement que nous sentions venir mais nous avons maintenu l'assemblée générale de la section de l'Hérault, en prenant un luxe de précautions pour ne pas passer pour des insoucients voire des irresponsables. Il faut dire que c'est un rendez-vous auquel nous tenons tous et cette AG-là revêtait un caractère bien particulier puisque notre président national, le général Martial, nous honorait de sa visite. Parmi les sujets

abordés vint inévitablement sur le tapis celui de l'avenir de notre association. Ce n'est pas nouveau et nous ne sommes pas la seule association à constater un vieillissement inexorable de ses membres faute de renouvellement et donc d'attrait pour les plus jeunes en dépit des efforts faits çà et là.

J'ai toujours de très nombreux contacts avec des jeunes en cours de scolarité dans nos écoles ou qui en sont fraîchement sortis, et le constat est sans appel :

...

... s'ils adhèrent sans retenue aux valeurs que nous perpétuons, en revanche ils ou elles ne se reconnaissent pas dans l'image que nous entretenons, celle de l'Enfant de Troupe, terminologie à leurs yeux désuète qui ne correspond pas du tout à ce qu'ils sont aujourd'hui.



Pour que l'on ne se méprenne pas sur mes propos et mes suggestions, je vais revenir sur la description que j'ai déjà faite par ailleurs de mes premiers pas en écoles militaires préparatoires et rappeler avec force tout ce que je leur dois. A vrai dire, et comme beaucoup de mes petits camarades, rien ne me prédestinait au métier des armes et je ne nourrissais alors aucun « *rêve de gloire au pied d'un étendard* ». J'avais, à ce moment-là, d'autres préoccupations familiales nettement plus terre à terre... Mais alors pourquoi avoir intégré une école militaire préparatoire à la rentrée 1961 ? Pourquoi être devenu enfant de troupe pour reprendre une expression encore en usage en ce temps-là et qui fleurait bon malgré tout, soit le cas social, soit la remise dans l'axe d'un gamin turbulent à l'excès ?

Initialement créées en 1875 (Rambouillet) pour mettre un terme à l'enrôlement des enfants de sous-officiers de façon pour le moins brouillonne, il est vrai que ces écoles ont eu d'emblée pour mission de fournir une éducation stable et digne à des gosses ballottés à la suite des forces avec plus ou moins de bonheur pendant des siècles. Naturellement, comme dans beaucoup d'internats, on n'y faisait pas dans la dentelle, au point que très vite, la perspective d'y être envoyé relevait plus de la menace que de la démarche éducative constructive : « *Si tu continues comme ça, je vais te coller aux enfants de troupe !* » A vrai dire je n'avais aucune notion de la réputation inquiétante qui collait à ces établissements et comme je n'étais pas spécialement un trublion récalcitrant aux quelques principes d'éducation que nous inculquaient ma mère et l'instituteur du village, je n'avais donc aucune raison de me faire du souci... d'autant qu'on ne m'avait jamais menacé de cette angoissante perspective.

En fait, c'est la nécessité qui, une fois de plus, a fait loi. Un père manœuvre sur les chantiers de reconstruction et d'aménagement d'après-guerre, une vie quotidienne difficile, une mère qui se démenait tant bien que mal pour trouver des solutions d'avenir pour ses cinq enfants, le vague souvenir d'un de ses cousins ayant fait Saint-Cyr dans les années 40, un instituteur plutôt allant et me voilà inscrit au concours d'entrée en 6^e. Bien franchement, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait mais comment ne pas faire confiance à sa mère et à son instituteur. Pour la petite histoire, j'ai passé le concours d'entrée à

la caserne du Chaffault à Fontenay-le-Comte, dans un organisme de formation professionnelle pour appelés du contingent ressortissant des DOM-TOM, le CMFP2, je crois (Centre militaire de formation professionnelle n°2 qui a survécu, sous une forme somme toute assez proche, à un demi-siècle de lois de programmation militaire et de réorganisations successives). Cet organisme, finalement assez peu militaire, était pourtant l'héritier du patrimoine de traditions du prestigieux 137^e régiment d'Infanterie, celui de la tranchée des baïonnettes... J'y pense à chaque fois que je vais à Verdun et, pour un gamin de 10 ans, cet épisode glorieux de notre roman national, rappelé avec conviction à peine les grilles de la caserne franchies, avait déjà de quoi impressionner... Où mettais-je les pieds ?

Pour concourir, il suffisait que le père soit français et ait satisfait à ses obligations militaires. Restait à attendre des résultats que j'accueillis avec bonheur autant pour avoir surmonté l'épreuve et fait plaisir à mon instituteur que pour la perspective de changer d'horizon à la rentrée suivante. Évidemment, les clichés ayant la vie dure, je ne fus pas exempt de remarques plus ou moins inquiétantes : « *Mon pauvre, tu ne sais pas ce qui t'attend !* » ni ma mère de remarques désagréables : « *C'est-y pas malheureux de se débarrasser d'un gosse comme ça !* ».

En fait, des gamins comme moi, à l'École militaire préparatoire d'Autun, il y en avait bien plus qu'on ne le pense aujourd'hui. Nous nous répartissions sensiblement par moitié entre fils de civils et fils de militaires. Beaucoup étaient orphelins d'un père tué en Indochine ou en Algérie et certains d'entre eux, qui arrivaient tout droit de l'École militaire enfantine Hériot avaient déjà une solide expérience de ce genre d'internat. Ils arboraient encore fièrement leur insigne en forme de losange portant un casque Adrian surmonté d'un poussin s'égosillant toutes ailes déployées. Quelques fils de gendarmes, très peu de fils d'officiers qu'on envoyait plutôt au Prytanée militaire de la Flèche mais de cela je n'avais, à cette époque, aucune notion.

De cette répartition approximative, je retiens d'ailleurs une certitude : si les règles qui prévalent aujourd'hui et qui font la part belle, au titre de la condition militaire, aux enfants de militaires, avaient existé à cette époque-là, je n'aurais eu quasiment aucune chance d'intégrer une de ces écoles militaires devenues collèges en 1974 puis lycées en 1982.

Évidemment la rupture a été un peu brutale, mais je le dis d'emblée je n'ai jamais été malheureux pendant les 9 années passées à Autun de 1961 à 1968 puis à Aix-en-Provence de 1968 à 1970... Nous étions répartis en sections d'une trentaine chacune en fonction des options que nous avions choisies ou plutôt, qui avaient été choisies par je ne sais trop qui. J'ai donc appris sans grand succès l'Allemand en première langue, fait du latin pendant 4 ans avec un enthousiasme mesuré et essayé de comprendre quelque chose au solfège pendant le même laps de temps soit 12 contrôles trimestriels et 12 zéro ! Vous me direz que tout cela n'a pas grand intérêt. Si, au moins celui de montrer que nous vivions notre scolarité comme tous les autres collégiens de notre âge, avec des professeurs que



Archives AET : Classe Andelys 1939

je porte encore aujourd'hui au pinacle et d'autres que je voue toujours aux gémonies en utilisant le même vocabulaire (à quelques nuances près) que celui qu'employaient mes enfants en rentrant de l'école... Une petite différence tout de même : à la fin de chaque trimestre, le proviseur faisait le tour des classes, la mine grave, pour distribuer les félicitations, les encouragements mais aussi les avertissements voire les blâmes. Si les premiers s'accompagnaient d'une gratification de 1 à 2 jours de vacances, les derniers entraînaient une retenue de durée strictement symétrique. Comme tout cela pouvait s'ajouter aux sanctions infligées par ailleurs, on ne prenait pas la chose à la légère !

D'ailleurs la vie extrascolaire répondait à des règles plus strictement militaires. Un emploi du temps rigoureusement minuté et des règles de vie en collectivité qui s'accommodaient mal du manque de respect et de ce que nous appellerions aujourd'hui des incivilités, sanctionnées sans faiblesse par des retenues puis des jours de privation de vacances, les redoutés PV. Quatre jours au maximum par trimestre. Plus, c'était inévitablement le conseil de discipline... Lorsque le départ normal en vacances tombait le 21 ou le 22 décembre, avec 4 PV, vous arriviez inévitablement après le réveillon... le 25 ou le 26. Pas terrible !

Respect de l'autre d'abord. Difficile d'imaginer que l'on puisse vivre les uns sur les autres pendant des années sans un minimum de règles de comportement et bien sûr d'hygiène. Les corvées, devenues depuis travaux d'intérêt général (les fameux TIG), compensaient alors la seule douche collective prise une fois par semaine... A trois ou quatre séances de sport par semaine, nous n'étions pas toujours très nets, mais les locaux dans lesquels nous

vivions étaient toujours impeccables et notre linge lavé régulièrement. Bien évidemment, cohabiter à 30 voire plus dans une même chambre (jusqu'à 80 sous les combles d'Autun, dans le célèbre sous-marin) ne se faisait pas toujours dans une ambiance de parfaite camaraderie, mais globalement on ne s'en sortait plutôt pas mal entre les sorties de plein air, les activités sportives, les sorties en ville du week-end, à partir de la seconde, et les âneries en tous genres. Ce qui m'a le plus surpris bien des années plus tard, c'est l'éclosion dans ces établissements d'activités de bahutage au nom de je ne sais quelle tradition. Mais quelle tradition ? En ce qui me concerne, je n'ai jamais été bahuté par qui que ce soit. Certes, il y avait parfois des chahuts dont les classes de niveau inférieur faisaient le plus souvent les frais mais nous étions à des années-lumière de ces pratiques « initiatiques » désormais strictement interdites et que je fustigerai jusqu'à mon dernier souffle sans aucune faiblesse. À Autun, la seule tradition qui prévalait, c'était que les plus grands s'occupent des plus petits et je forme le vœu que cela perdure.

Respect de ses cadres ensuite. Là encore, il faut sortir du cliché de l'adjudant « Kronenbourg » distribuant des baffes à tout va à des gamins qui n'avaient pas d'autre alternative que d'encaisser sans rien dire sauf à prendre le risque de quelques taloches supplémentaires. Soyons honnêtes, j'ai connu cela de la part d'un officier assez minable que nous méprisions tous profondément... sans pour autant broncher. Mais pour la grande majorité, nous avions affaire à de braves sous-officiers. Nous avions une petite préférence pour les anciens de la Seconde Guerre mondiale et d'Indochine. Certes, ils nous racontaient un peu leurs campagnes mais la plupart d'entre

... eux, couverts de médailles, n'avaient plus grand chose à prouver ou à gagner à nous encadrer. Ce que nous savions, c'est que l'âge aidant, ils étaient très souvent père de famille et donc mieux à même de nous comprendre, voire de nous pardonner nos petites excentricités après une bonne remise dans l'axe. Ceux que nous redoutions le plus, c'étaient les jeunes sergents qui avaient été « mis au vert » à l'école pour préparer « Strasbourg » et les écoles d'officiers. Pas d'expérience du commandement des hommes, une autorité formelle souvent abrupte. J'en ai croisé par la suite pour qui je n'avais guère d'estime, sauf un que je revois toujours avec une réelle amitié. Ces chefs de section étaient flanqués d'un appelé du contingent dont l'essentiel du travail était de nous surveiller en étude et de veiller sur la chambrée la nuit. Ils étaient pour la plupart enseignants ou en passe de le devenir et habitaient généralement dans le coin. Comme toujours, il y en avait de remarquables, de ceux dont nous nous souvenons encore, comme ce libraire qui avait pignon sur rue à Besançon, je crois. Officiellement, ils avaient tous le titre d'éducateurs mais bien peu l'étaient vraiment. Lui était mieux que ça... un grand frère unanimement respecté ! Chez beaucoup, le sentiment d'avoir bénéficié d'une affectation privilégiée leur épargnant les garnisons de l'Est ou d'Allemagne, les incitait à une certaine pusillanimité. Et comme leur « *pas d'embrouille avec les élèves* » s'accommodait parfaitement de notre « *pas d'embrouille avec les pions* », au bout du compte la cohabitation se passait plutôt bien. Après leur service militaire certains sont d'ailleurs restés professeurs à l'école pour ne la quitter que le moment de la retraite venu. Autant dire que si cela avait été l'enfer décrit complaisamment par certains idéologues, ils seraient rapidement partis vers d'autres horizons. Il est vrai que les classes étaient généralement calmes et qu'on y travaillait plutôt avec ardeur faute, finalement, de n'avoir pas grand grand-chose d'autre à faire...

Respect des professeurs bien sûr. Puisqu'ils nous jugeaient à longueur de temps et maniaient les louanges parfois ou la réprobation bien souvent dans nos bulletins trimestriels avec un art consommé de la synthèse, nous ne nous privions pas d'en faire autant comme je l'ai déjà souligné. Le spectre de nos appréciations allait donc de brillants et passionnants à brouillons et rébarbatifs... pour rester correct. Mais ces jugements à l'emporte-pièce ne débouchaient jamais sur l'impertinence et l'indiscipline. Nous nous levions avec un bel ensemble à leur entrée, attendions qu'ils nous y aient autorisés pour nous rasseoir et écoutions la suite religieusement. Bref l'ordre régnait en classe quels que soient les sujets abordés et les talents de ceux qui s'échinaient à nous instruire !

Respect des symboles attachés à son école enfin. J'ai toujours été surpris par l'attachement des élèves à leur ancienne « boîte », ce qui naturellement, vaut aussi dans le civil. Mais aux bons ou moins bons moments passés intra-muros, venait s'ajouter une histoire glorieuse dont nous étions fiers et dont nous nous sentions un peu les héritiers. Tout commençait par le drapeau porté par les plus anciens de la Corniche Mac-Mahon. Les médailles

qui ornaient sa cravate nous racontaient ce que les murs du « nouveau » séminaire construit à partir de 1675 sur le terrain dit de la Corvée (cela ne s'invente pas...) ne disaient pas : la Légion d'honneur d'abord qui synthétisait tous les mérites de générations d'enfants de troupe au service de leur pays, la Croix de guerre de 1914-1918 qui en rappelait l'héroïsme poussé au sacrifice dans les tranchées, la Croix de guerre de 1939-1945 qui nous renvoyait une image un peu plus trouble d'une époque dont les échos nuancés nous arrivaient encore, mais la Médaille de la Résistance avec rosette ne laissait plus aucun doute dans nos esprits : les enfants de troupe s'étaient battus comme des lions contre les Allemands. La Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs nous rappelait qu'en cette année 1961 d'anciens enfants de troupe mourraient encore en Algérie quand d'autres (dont certains de nos cadres) se remettaient de leurs blessures d'Indochine ou d'AFN. Nous savions même dessiner ces médailles de mémoire et connaissions par cœur le texte des citations à l'ordre de l'armée. Alors évidemment, certains trouveront là une preuve parmi tant d'autres de la militarisation de nos pauvres esprits de gamins de 11 ans. Pourtant, nous n'avons vu dans les plis de notre drapeau, comme dans les bas-reliefs de notre monument aux Morts, que le moyen de comprendre ce qu'avaient vécu des anciens... de notre âge. Interroger son passé pour comprendre son présent et préparer son avenir reste décidément une constante qui traverse le temps !

Quels souvenirs ai-je conservés de ces neuf années ? De bons, quelques moins bons et une certitude : à ce moment-là de ma vie, cette option a été une vraie planche de salut comme elle l'a été pour nombre de mes petits camarades. Avais-je la fibre militaire ? Sans doute pas et aujourd'hui encore, à chaque fois que je passe sur le viaduc de Millau, je me dis que j'aurais bien aimé construire un « truc » pareil. Alors, n'ai-je finalement pas fait ce métier forcé contraint ? Bien sûr que non car comme beaucoup de mes camarades, une fois le bac en poche ou plus tard dans la carrière, j'aurais pu choisir une autre voie...une fois remboursée ma dette à l'État qui avait subvenu à mon internat. Enfant, je n'avais pas une âme de soldat. Il faut dire qu'à cette époque nous n'étions gavés ni de films ni de jeux vidéo et la lecture des magazines ou des livres n'offraient qu'une image finalement assez floue de ce que pouvait être la vie sans doute trépidante de nos héroïques guerriers. Mais, avec la maturité, l'option s'est faite certitude : je serai soldat et servirait mon pays, ce pays qui m'a donné une chance à un moment où s'en offraient à moi si peu.

Lors d'une de mes visites au lycée d'Aix-en-Provence, il y a quelques années, on avait bien voulu me remettre mon dossier complet que je conserve précieusement et surtout bien à l'abri du regard de mes enfants pour éviter de m'entendre dire : « *Nous, on n'a jamais eu élève médiocre !* » Il faut dire que j'étais sérieusement fâché avec la langue de Goethe et plus encore avec ses enseignants. Mais j'y ai aussi trouvé les lettres que ma mère envoyait à mes chefs pour s'assurer que je me tenais comme il fallait ou

...

... s'étonner de résultats parfois bien en demi-teinte. Toute une jeunesse en quelques feuillets jaunis et la certitude (tardive sans doute) qu'on ne m'avait pas collé aux enfants de troupe pour solde de tout compte.

Bien évidemment à chaque réforme des armées se pose la question du maintien de ces établissements d'un « autre âge » qui ne servent qu'à embrigader une jeunesse qui n'a pas besoin de l'être et à militariser l'esprit de gamins et gamines (depuis la généralisation de la mixité) qui auraient bien d'autres opportunités dans le monde d'aujourd'hui. Viennent en premier les considérations budgétaires comme si ces lycées coûtaient horriblement plus chers que les internats



d'excellence mis en place il y a quelques années. Pour contrer le reproche de militarisation de la jeunesse, on en a fait, en jouant des modes de recrutement, des établissements indispensables au maintien de la stabilité scolaire d'enfants de militaires professionnels bousculés par leur rythme d'engagement opérationnel. C'est une option louable qui renoue avec les origines et à laquelle j'ai pleinement souscrit en son temps, mais je reste convaincu que leur finalité première c'est d'offrir l'excellence à tous ceux, fils de militaires ou pas, qui le souhaitent et peu importe qu'ils deviennent par la suite militaires ou pas. L'essentiel, c'est qu'au bout du compte, on ait de jeunes Français et Françaises bien instruits et bien éduqués par des enseignants et des encadrants de qualité travaillant main dans la main, avec pour seul objectif la réussite de leurs élèves aux examens bien sûr mais surtout dans la vie. Et si dans le lot il s'en trouve qui veulent servir les Armes de la France et bien tant mieux !

Ces lycées de grande qualité savent très bien s'adapter à leur époque. Alors pourquoi changerait-on quelque chose qui fonctionne bien au moment où nous nous interrogeons si souvent sur les dysfonctionnements de tant d'autres.

Une anecdote pour souligner une fois encore ce que je dois à ces établissements et prendre, sans nostalgie, la mesure du temps qui passe. J'y pense à chaque fois que je traverse la galerie des fresques de la gare de Lyon. Je suis retourné seul à Autun pour la première fois, après les vacances de Noël, le 2 janvier 1962. J'ai d'abord pris le bus dans mon village puis le train au départ de Niort vers 23h30. Personne ne s'étonnait d'ailleurs, à cette époque-là, de voir un gamin en uniforme voyager seul de nuit. Je pense qu'aujourd'hui, je serais intercepté par le premier contrôleur venu et ma pauvre mère convoquée par des services sociaux outrés par son comportement indigne. En tout cas, elle m'avait bien expliqué qu'il fallait changer à Saint-Pierre-des-Corps pour prendre le Quimper – Lyon, et surtout pas à Tours (où le train ne passait d'ailleurs pas...). Mais sur les panneaux lumineux, il y avait

marqué « Tours-Saint-Pierre-des-Corps ». Surtout pas Tours m'avait bien recommandé ma mère ! Et me voilà parti pour la gare d'Austerlitz. Là non plus, alors que le jour n'était pas encore levé et que nous étions quasiment en état de siège compte-tenu des événements en Algérie, personne ne s'est inquiété de voir un gamin se renseigner pour aller à Autun après avoir loupé sa correspondance et je suis donc parti à pied, gare de Lyon, avec mon petit sac et mes 11 ans. Direction un guichet qui m'arrivait au menton et un guichetier compatissant qui a bien voulu me faire un nouveau billet au vu de mon titre de permission. Au moment de payer, il m'a bien fallu constater avec effroi que mon sac avait disparu et avec

...

J'AI ÉTÉ ENFANT DE TROUPE
PENDANT 9 ANS ET J'EN
SUIS PARTICULIÈREMENT
FIER. MAIS AUJOURD'HUI
NE S'OFFRENT PLUS
À NOUS QUE
L'ALTERNATIVE : SOIT
NOTRE ASSOCIATION
ÉVOLUE, SOIT ELLE
S'ÉTEINDRA DOUCEMENT
FAUTE DE MEMBRES SE
RECONNAISSANT DANS CE
QUE NOUS AVONS CONNU
ET AVONS ÉTÉ.

... lui mes maigres ressources. Direction le poste de police de la gare puis la caserne Duplex entre deux gendarmes. On allait m'y refaire mes papiers, me prendre un nouveau billet, prévenir l'école (pas ma mère faute de téléphone à la maison) et me mettre dans le train accompagné de deux gendarmes jusqu'à Avallon, je crois. En attendant et pour tuer le temps, je suis allé visiter la tour Eiffel entre deux gendarmes immenses aux guêtres reluisantes, puis les Invalides. Il y avait alors sur le terre-plein deux chars allemands, le canon tourné vers le pont Alexandre III, prises de guerre évacuées depuis, sans doute avant la signature du traité de l'Élysée deux ans plus tard.

Qui aurait pu prédire que ce petit bonhomme flanqué de deux gigantesques gendarmes franchirait pour la dernière fois, en tenue de général d'armée, un demi-siècle plus tard, ces mêmes grilles après avoir été chef d'état-major de l'armée de Terre ? Personne et surtout pas moi...

Dans ma vie professionnelle, j'ai été servi par deux choses : l'éducation et l'instruction reçues dans les écoles militaires puis les événements qui ont fait que je me sois trouvé au bon endroit au bon moment. La théorie des circonstances chère à de Gaulle... et une bonne dose de chance et d'ardeur au travail.

Voilà. J'ai été enfant de troupe pendant 9 ans et j'en suis particulièrement fier. Mais aujourd'hui ne s'offrent plus à nous que l'alternative : soit notre association évolue, soit elle s'éteindra doucement faute de membres se reconnaissant dans ce que nous avons connu et avons été. Or elle a une finalité qui va bien au-delà des souvenirs et du lien social que nous entretenons entre nous... une fois nos vies professionnelles loin derrière nous. Elle doit entretenir ce lien dès les premiers pas de nos jeunes dans la vie active. Les liens entre les élèves d'un même établissement scolaire quel qu'il soit restent toujours très forts des années après et ne nécessitent généralement pas d'être entretenus par une association. En effet, dans la plupart des cas, ces élèves conservent dans la durée une forte attache géographique qui en facilite l'entretien. Par exemple, les anciens élèves du lycée Joffre de Montpellier font le plus souvent leurs études supérieures dans l'Hérault et y conservent des attaches familiales et amicales durables. La situation des élèves des lycées militaires est totalement différente. En fin de cycle, ils rejoignent le plus souvent leurs familles souvent elles-mêmes très mobiles dans le cas des militaires et les liens entretenus durant des années sont immédiatement distendus. Les années passées dans les lycées militaires ne sont alors plus qu'une parenthèse, bonne ou mauvaise, dans un parcours de vie. On ne peut que le regretter car le lien intergénérationnel s'en trouve immédiatement affecté, et ce au moment où nos jeunes auraient le plus besoin de points d'appui au seuil ou au cours de leur vie professionnelle. Or la variété de nos situations professionnelles puis la richesse de nos expériences professionnelles sont une vraie « mine d'or » pour des jeunes qui affrontent des situations parfois bien difficiles.

Il n'y a pas lieu de s'en vanter mais combien de fois sommes-nous venus en aide à un camarade plus ou moins jeune à la seule évocation de sa scolarité dans nos

écoles militaires préparatoires ou nos lycées. Il n'y a rien d'offusquant à cela : toutes les écoles en situation comparable ont développé des réseaux de solidarité dont l'efficacité n'est plus à démontrer pour certaines d'entre elles.

Alors que faire ?

- Maintenir le cap actuel en matière de solidarité entre nous et de perpétuation de notre héritage moral.
- Initier une nouvelle dynamique de nature à fédérer les énergies des jeunes générations en constituant un réseau d'entraide intergénérationnelle plus dense et surtout plus actif. En fait, ce n'est pas franchement nouveau et puisqu'il faut appeler un chat un chat, il faut redonner à la « mafia AET » que nous avons connue et dont nous avons été des acteurs et parfois les bénéficiaires, ses lettres de noblesse dans le seul but d'accompagner nos jeunes dans leur vie professionnelle, sans passe-droit mais en toute amitié.

Et pour cela il faut lever l'obstacle de la prévention de nos jeunes camarades à l'égard du terme même d'enfant de troupe qui n'est plus du tout signifiant pour eux. Bien sincèrement, je ne vois aucun jeune dire aujourd'hui à ses copains qu'il est enfant de troupe ! Il nous faut bien l'admettre alors qu'ils admettent bien volontiers et le plus souvent avec une certaine fierté, d'être élève dans une école de la Défense !

L'évolution, j'en conviens, est de taille mais c'est à ce prix-là que notre patrimoine de traditions et de convictions survivra. Mais ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain. Je propose de modifier notre raison sociale tout en conservant l'insigne qui nous rassemble mais au prix d'une légère modification :

Ancien Enfant de Troupe (AET) deviendrait Ancien Élève de la Défense (AED). L'acronyme est déjà utilisé mais plusieurs fois comme celui d'AET d'ailleurs. On pourrait également retenir (AEED) Ancien Élève des Écoles de la Défense tout en conservant un seul E avec ombre portée sur l'insigne. Ce ne sont que des détails mais qui font sens.

Il n'y pas d'urgence. Notre pays en connaît bien d'autres en ce moment, mais si nous voulons traverser l'histoire, il va bien falloir nous décider à mettre en chantier cette évolution en associant à cette prise de décision les jeunes sortis récemment de nos lycées et ceux qui y sont encore. Je ne sous-estime ni la levée de boucliers que pourrait susciter mes propos, ni la tâche que cette proposition fait retomber sur notre président Jean-Paul Martial, mais quelles que soient les orientations ou décisions qui seront prises, je me rangerai bien fidèlement derrière lui et resterai toujours un des vôtres.

■ Elrick Irastorza
(61 Au 68 Ai 70)

NB : Cet article reprend, en partie, une contribution que j'ai écrite en 2017 dans la revue de l'armée de Terre « *Inflexions* » sur les enfants soldats.